

NOTRE FAVORIT NATIONAL
melchers
 Gin
 Canadien
 CROIX D'OR

10 oz. \$1.05-26 oz. \$2.40-40 oz. \$3.45
 Produits Melchers Distilleries Limited.
 Montréal — Bortherville.

L'AUTORITÉ

ENCOURAGEZ
L'AUTORITÉ
 en confiant vos travaux d'imprimerie à
Provincial Publishing
 Company, Limited
 333 Canada Cement Bldg.
 MONTREAL
VOS IMPRIMES

Le plus ancien hebdomadaire français de Montréal

3 Cents

REDIGEE EN COLLABORATION

"J'entends grincer la scie et tomber le marteau." (Campenon).

Administration: Suite 333, Edifice Canada Cement, Tél.: Lan. 9841

27e ANNEE — No 1957

J.-A. Fortin, Dir.-Gérant.

MONTREAL, 14 MARS 1942

Gilbert La Rue, Rédacteur en chef.

Abonnement: \$2.50 par année

Les Iroquois de l'Extrême-Orient

Tel est le titre qui convient aux Japonais. — Le relèvement du poteau de tortures familial à nos anciens Indiens. — Leur haine insouvenable contre les Blancs. — L'assassinat au ralenti et le viol sont leurs tactiques favorites.

Tous ceux qui, dans les pays anglo-saxons, s'imaginaient jusqu'à cette date que la guerre était un sport, viennent d'être cruellement déabusés. Les atrocités commises à Hon-Kong par les Japonais n'ont aucunement surpris quiconque a suivi la campagne de Chine avec ses horreurs. Le lardage des prisonniers de guerre à coups de baïonnette et le viol en masse des femmes sont de pratique courante dans les armées nipponnes. Dans son numéro du 14 février, à propos de l'effroyable massacre de Nankin, perpétré en 1937 et auquel font allusion les dépêches, "L'Autorité" écrivait sous le titre "Ces «bons» Japonais", alors présentés par nos feuilles "nationales" comme les protecteurs bénévoles des missionnaires, ces lignes prophétiques:

"Se figurer que les Japonais, malgré le vernis dont ils se parent, sont un peuple civilisé au sens qu'on l'entend dans les pays occidentaux, constitue une profonde naïveté. S'ils étaient de bonne foi, ces sympathisants de l'axe en conviendraient eux-mêmes, mais ce qui leur importe avant tout, c'est l'effondrement de l'Empire britannique."

Et nous citons un article de la grande revue canado-américaine "Liberty", dû à la plume de M. Hallet Abend, correspondant de guerre très connu, qui racontait son entrevue avec un diplomate nippon lui-même révolté de la barbarie de ses compatriotes:

"Il me demanda ce que je savais sur le sac de Nankin et je lui racontai alors que j'avais appris que les soldats japonais jetaient les Chinois dans les ruines des maisons en feu pour les y faire rôtir vivs. Tanks et camions se frayaient un chemin sur des monceaux de morts et de mourants sans se soucier de distinguer les seconds des premiers. Toutes les femmes, jeunes et vieilles, qui leur tombaient sous la main, étaient outragées sans rémission, et non seulement les officiers laissaient faire, mais ils avaient au préalable annoncé à leurs soldats que pour les récompenser de leurs exploits ils leur accordaient tous les trois jours un congé au cours duquel ils pourraient agir à leur guise dans les villes occupées."

"Mirna (c'est le nom de mon interlocuteur) me raconta à son tour qu'il s'était rendu à Nankin afin d'y passer une semaine mais qu'il n'avait pu supporter les scènes dont il était témoin. Il y avait près du consulat, où il s'était retiré, deux camps de concentration, l'un contenant 6,000 prisonniers civils et l'autre 8,000. Les soldats nippons se rendaient de nuit dans les deux camps et conduisaient dehors les hommes par groupes de cent ou deux cents et les mitraillaient ou les lardaient à coups de baïonnette sans autre forme de procès. Puis ils faisaient signe aux femmes frappées d'horreur de les suivre. Celles-ci, avec un visage de pierre et les lèvres pincées s'avancèrent vers les soldats qui les entraînaient aussitôt et se perdaient avec elles dans l'obscurité..."

D'autres correspondants de guerre ont fourni des détails encore plus circonstanciés. Ils ont rapporté, avec documents à l'appui, que les soldats nippons, afin d'assouvir leur soif du sang et par sadisme faisaient mourir lentement les prisonniers en se livrant sur eux à des exercices à la baïonnette au lieu d'utiliser des sacs comme dans les armées civilisées.

Bref, on peut appeler sans hésiter ces farouches soldats jaunes les Iroquois de l'Extrême-Orient. Leurs tactiques sont les mêmes que celles de nos anciens Indiens, et les Blancs ne doivent pas s'attendre à plus de pitié que les Chinois et autres Asiatiques, car les Nippons nourrissent depuis près d'un siècle une haine recuite contre les Visages Pâles.

OBSERVATOR.

M. Claude Jodoin ouvre sa campagne

Le candidat libéral officiel dans le comté de Saint-Jacques, M. Claude Jodoin, a inauguré officiellement sa campagne électorale hier soir en la salle de l'école Salaberry, angle des rues Robin et Beaudry, par une grande assemblée à laquelle prirent part plusieurs sommités du monde politique, notamment l'honorable M. Hector Perrier, Secrétaire de la province, qui a prononcé un éloquent plaidoyer en faveur du candidat du parti libéral et a fait valoir les qualités qui le désignaient tout particulièrement à briguer les suffrages de l'électorat de cette division. Au nombre de ces autres orateurs, se trouvaient M. J. A. Francoeur et Paul Gauthier.



M. Claude Jodoin, candidat libéral officiel dans St-Jacques.

M. Perrier a souligné que le ministère Godbout en jetant son dévolu sur M. Jodoin, avait ainsi voulu rendre un hommage mérité et légitime à la jeunesse du pays, l'espoir de demain. Il énonça aussi tout ce que son gouvernement a fait pour encourager la jeunesse à se perfectionner dans les industries, le commerce en général et il mentionna entre autres les réformes qu'il se propose d'édicter au moyen d'une loi appropriée pour l'instruction en général.

M. Jodoin fut chaleureusement accueilli de l'auditoire. M. Jodoin parlera lundi soir au marché Saint-Jacques et sera accompagné de l'hon. M. Adélaïde Godbout, premier ministre de la province, l'hon. C. Bastien, Emile Boucher, Eugène Durrocher, Gaspard Fautoux, etc., de même que de plusieurs autres ministres et députés tant provinciaux que fédéraux.



Le "Daily Mail", journal à grand tirage de Londres, a commis une gaffe d'envergure en publiant la dépêche d'un correspondant à l'effet qu'un immense convoi américain se dirigeait vers le sud-ouest du Pacifique. Depuis ce temps, le secrétaire de la Marine, M. Frank Knox, pris dans ce dilemme, — ou nier que les Américains tentent de secourir leurs alliés, ou avouer l'existence du convoi en l'exposant aux coups des Japonais, — n'a réussi qu'à paillarder, et cela se conçoit. De grands journaux anglais et américains sont en train de porter de rudes coups aux chances de la démocratie à se débarrasser de ces centaines de milliers d'hommes en France et en Norvège, en vahir l'Italie et marcher sur Berlin de concert avec les Russes. En cas de réussite, ces stratégies en chambre s'en attribueront le mérite; en cas de défaite, ils proclameront l'incompétence des généraux, toutjours en ne perdant pas de vue la sacro-sainte circulation...

Nous ignorons si un journal montrealais du matin a voulu jouer un mauvais tour à ce Dr Penfield, qui l'autre jour prononçait une conférence selon laquelle le Canada n'a fourni d'effort de guerre suffisant dans aucun domaine, conférence à laquelle il accordait une large publicité, mais la même feuille publierait dans sa même édition une photo représentant le Dr Penfield faisant du ski avec sa femme et sa fille dans les Laurentides, ce qui offrait une idée plus sportive qu'hebdomadaire de la participation au conflit du bouillant esculape. Ils ne sont pas rares, les docteur Penfield, d'un bout à l'autre du Canada. On devrait dans sa même édition non seulement dans les Laurentides, mais dans les diverses stations hivernales du pays. Ce M. McDonagh, pontife du "Globe & Mail", doit déguiser ses trois repas par jour et absorber même quelques cocktails dans les clubs fashionables de Toronto. Sans doute répète-t-il en son for intérieur ce que nous confiais un Montrealais: "On me reproche de prendre un verre de scotch de temps à autre depuis la guerre, mais j'ai une excuse, car chaque verre que je prends... c'est toujours à la santé du Roi!"

Tout en rendant hommage à la bravoure et au dévouement des Français Libres, nous n'avons pu nous empêcher d'apporter des réserves à l'extravagance de leurs dénégations contre Vichy, et surtout aux fausses nouvelles qu'ils mettaient en circulation, sans se soucier de causer le plus grand tort à la France chez les nations alliées. A les en croire, ils veulent que celle-ci demeure grande et respectée après la guerre, mais ils ne prennent certes pas les moyens d'arriver à cette fin. A qui feront-ils croire que les ouvriers de la banlieue de Paris appelaient depuis longtemps les aviateurs anglais et sont morts le sourire aux lèvres et le coeur rempli de reconnaissance de quitter enfin leur sol envahi? Nous ne croyons pas que l'aviation britannique est allée là pour son plaisir, comme nous ne croyons pas non plus que la population parisienne soit aussi avide que cela du martyre.

Les commentateurs de la radio, en tout cas plusieurs d'entre eux, ont été si contents d'exalter les mérites sans pareils de leurs héros, de leurs pilules et de leurs recettes de beauté sans aborder des problèmes auxquels ils n'entendent point, à moins qu'ils ne veuillent se moquer du bon peuple qui les écoute. L'autre jour, l'un nous annonçait que les Japonais rencontreraient de terribles adversaires dans la jungle de la Malaisie, infestée de crocodiles, de tigres, de lions et même de rhinocéros. Il est à croire que ces défenseurs improvisés de la "démocratie" malaise n'ont pas trouvé à leur goût les grenades, les balles et les obus des Japs, car on n'a pas signalé leurs exploits. Un autre bateleur n'a pas craint d'annoncer que les Javanais transformaient leurs huttes en véritables fortresses et que les Javanais aiguisaient leurs couteaux de cuisine. Résultat: immense désastre qu'en Malaisie. Les huttes et les couteaux javanais n'ont pas valu arrêté l'envahisseur que les mâchoires des crocodiles et les cornes des rhinocéros.

(Suite à la page 4)

L'expropriation avortée des vieilles maisons autour du marché Bonsecours. — Son père était-il dans l'affaire? — Ballotements du Conseil en tous sens.

L'ex-échevin Omer Côté, avocat sans trop de causes, après avoir fait mine de se consacrer à sa ville, de 1936 à 1940, fait aujourd'hui semblant de se vouer à sa province en posant sa candidature contre M. Claude Jodoin, porte-drapeau officiel du parti libéral dans Saint-Jacques. Mais on peut être sûr qu'il verra à lui tout d'abord.

Jusqu'à tout récemment, il semblait entendu que le candidat de l'Union Nationale dans Saint-Jacques, serait l'hon. Henry Lemaitre Auger, ministre de la Colonisation dans le cabinet éphémère Duplessis, de triste mémoire. Henry-Lemaitre avait parcouru le comté en tous sens, suppliant les électeurs de le renvoyer à Québec en récompense de ses anciens états de services. Mais quels services ce pauvre homme a-t-il jamais rendus? En tout cas, ce n'était pas à la Colonisation, qui fut une faillite sous son administration. Les colons de l'Abitibi et d'ailleurs se souviendront longtemps de ce "fils natif" de West Boylton, Etats-Unis, qui entreprit d'enseigner aux Canayens le vrai patriotisme.

Comment le Sieur Côté s'y est-il pris pour se substituer à l'ancien ministre? C'est un secret qu'il ne dévoilera certes pas aux électeurs de Saint-Jacques. On assure aussi que l'ex-échevin J. E. Jeannotte n'est pas le moins du monde enthousiaste de la candidature de Me Côté.

Ceux qui sont au courant de la chose municipale savent que de 1936 à 1939, Me Omer Côté, alors échevin de Ville-Marie, ne cessa de faire la navette entre la métropole et la vieille capitale, en passant par-dessus la tête des membres de l'Exécutif, comme s'ils eussent été de simples zéros.

L'AVORTEMENT D'UNE EXPROPRIATION
 Mais où Me Côté s'est surpassé, c'est dans l'expropriation avortée de vieux immeubles autour du marché Bonsecours, expropriation qui, si elle avait eu lieu, aurait coûté plus de \$1,000,000 à Concordia. Jolie plume à arracher du chapeau de cette grosse matrone! Nos "archevêques", défenseurs de la morale et de la propriété, étaient ballotés en tous sens et auraient certes fini par se faire emberlificoter sans vives dénégations de l'intérieur, auxquelles notre journal prit une large part. C'est par erreur que l'un de nos collaborateurs, dans le dernier numéro de "L'Autorité", parlait de l'expropriation du terrain sur lequel s'élève le marché lui-même. Concordia a commis tant de bévues, que ce collaborateur a sans doute pensé, qu'elle pouvait aller jusqu'à ce tour de force.

Il faut remonter au mois d'août 1938 pour faire l'histoire de ce "schème" gigantesque. "L'Autorité" publiait en date du 27 du mois précité: "Le tout petit Omer Côté, de Ville-Marie, a cru se grandir en prenant une action en dommages de \$10,000 contre l'ex-président de la Ligue des Propriétaires, M. Emery Sauvé, et contre la Ligue elle-même, conjointement et solidairement, pour avoir déclaré à la radio que son père (à Me Côté) était intéressé dans l'affaire Bonsecours. Est-ce que Me Côté, père, n'est pas le plus gros propriétaire des terrains et bâtisses à exproprier? Alors... s'agit-il d'un bluff afin de museler les adversaires de ce "schème" fantastique?"

Nous ignorons ce qui est advenu du procès en question — il s'est probablement perdu dans les sables — mais nous savons fort bien que le père de M. Omer Côté était en effet propriétaire autour du marché Bonsecours. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le fils, (en bon fils), travaillait dans les intérêts familiaux, en favorisant cette expropriation de toutes ses forces. Après des tractations qu'il serait palpitant de rappeler, le conseil municipal, à sa séance du 16 septembre 1938, vota l'expropriation par 19 à 16, grâce à la voix prépondérante du maire du temps, messieurs pour obtenir la majorité absolue.

VERTIBLE COUP DE THEATRE

Mais dès le 23 septembre, cette majorité se désagréait brusquement et voici comment "L'Autorité" rapportait ce miracle: "Deux échevins de langue anglaise, MM. Quinn et Healey, ont senti la honte les envahir. Ils lâchèrent tout simplement un projet qui, au lieu de tendre à améliorer l'infécond édifice actuel du Marché Bonsecours, ne visait qu'à des ex..."

(suite à la page 3)

A travers les faits

Les autorités nazies viennent d'ordonner de nouvelles exécutions d'otages, en France occupée, afin de venger les attentats commis contre les occupants par les Français. Un tel terrorisme pratiqué sur une haute échelle secoue le monde d'un frisson d'indignation. Car, ne nous faisons pas illusion, de telles exécutions constituent un véritable assassinat. La mise à mort d'un innocent, en quelques circonstances que ce soit, est toujours un meurtre. C'est ce qui faisait dire au président Roosevelt alors qu'il protestait contre l'horrible politique des Boches: "Les peuples civilisés ont, depuis longtemps, adopté le principe fondamental que nul homme ne doit être puni pour les actes d'un autre." Dans les pays occupés, les innocents sont fusillés parce que les coupables ne peuvent être découverts. C'est de l'assassinat. Voilà ce qu'il faut penser de la politique criminelle suivie par les occupants de la Pologne, de la France et autres pays, pour terroriser la population. Nous avons affaire à une troupe de bandits.

En avant, Canada! Sous ce titre, le Simcoe Reformer publie les lignes suivantes: "Il n'y a pas eu de profits aux cours de cette guerre; le gouvernement absorbe les excédents de profits dus aux activités de guerre; des taxes excessivement lourdes nous sont imposées, telles que nous n'aurions pu le prévoir avant la guerre; mais ce n'est pas suffisant et il faut encore plus d'argent. Dans les temps actuels, c'est une bonne chose que le pays possède des hommes et des compagnies bien pourvus d'argent ainsi que des corporations qui se procurent de larges tranches du nouvel emprunt. Même cela, cependant, ne suffit pas. La masse du peuple doit faire sa part à son tour pour équiper nos armées et payer les..."

(Suite à la page 2)

Déjà se pose la grave question de la réhabilitation de nos vétérans

Le Parlement canadien étudie actuellement ce problème capital. — Une suggestion. — Il faut tendre tous nos efforts pour éviter la crise de la dernière guerre. — Coopération nécessaire.

La Chambre des Communes, à Ottawa, vient de mettre à l'étude l'importante question du rétablissement des soldats canadiens dans la vie civile après la guerre. Déjà, le gouvernement de l'hon. M. King a pris des dispositions pour parer à cette tâche excessivement lourde et il a demandé la coopération de tous les corps publics, une action commune et bien concertée afin de prévenir, autant que possible, les misères de l'ancienne guerre. On se rappelle la crise affreuse que nous avons subie avec le chômage et tout ce qu'il en a coûté à nos gouvernements et aux municipalités du pays pour nourrir nos milliers de chômeurs. Montréal en sait quelque chose.

Lorsque la guerre actuelle sera terminée, il faudra non seulement trouver du travail à tous nos vétérans qui reviendront du front ou qui seront démobilisés des armées du Canada, mais également à la légion d'ouvriers de nos usines de guerre, des administrations devenues inactives et du commerce. Où les placerons-nous? Ce problème de la réhabilitation présentera de multiples et graves difficultés. Et nous sommes heureux de constater que, dès maintenant, on songe sérieusement à régler, dans une certaine mesure, ce difficile problème.

Il appartiendra à chaque province, après que le pouvoir central aura accordé sa part de travaux, et aux différentes municipalités à trouver du travail à ces gens. Et il serait temps, si on nous permet cette suggestion, d'ouvrir des territoires nouveaux à la culture, à la colonisation en donnant du travail à tous ceux que nous devons aider. On pourrait employer ces mains inactives à faire de la terre nouvelle et, pour nombre d'entre eux, à se créer un foyer. Ce serait un programme de travaux publics qui procurerait un gagne-pain à tous ceux que les entreprises normales ne pourraient pas récupérer.

Nous aurons également la ressource des industries nouvelles qui nous viendront du vieux continent, alors que nombre d'industriels chercheront un asile plus sûr pour garantir la survivance de leurs entreprises. Il faudra bâtir, aménager et des milliers d'ouvriers trouveront certainement du travail à ces endroits. Enfin, comme il faudra fournir à l'Europe dévastée des matériaux divers pour la reconstruction, là encore nos vétérans auront une source de travail important.

Mais pour réaliser tous ces espoirs, tous ces projets, il va falloir bien comprendre le devoir qui s'impose à tous: l'union des efforts des particuliers à ceux des pouvoirs publics. L'expérience de la dernière crise économique devra servir à guider nos dirigeants, tant des pouvoirs publics que des industries et du commerce, à préparer des programmes de travaux utiles et productifs comme à éviter des exagérations et des gaspillages toujours regrettables.

E. F.

Il va falloir pourtant envisager sérieusement ce problème

Ce printemps, comme depuis longtemps déjà, la crise des loyers pour familles nombreuses s'accroît davantage. — L'opinion d'un confrère. — Notre société actuelle est hostile à la famille. — Un mal social.

L'autre jour, nous avons rapidement étudié le problème du logement pour les familles nombreuses, dans la ville de Montréal, tout spécialement, et dans les autres villes de la province où la position n'est pas meilleure. Un correspondant de notre journal, en réponse à notre article, disait que les enfants appartenant à des familles nombreuses étaient de petits mal élevés, qui saccageaient la propriété et que, pour résoudre le problème, il faudrait tout d'abord refaire leur éducation. L'argument est enfantin, sans fondement et nous ne nous attarderons pas à le réfuter. Une vérité saute aux yeux à l'heure actuelle: c'est que, depuis trente à quarante ans, sinon plus, la société se montre carrément hostile à la famille, et cela de mille et une façons. Tout notre régime de taxation tend à écraser les familles nombreuses. Le Commerce et l'Industrie n'ont aucune pitié pour elles. Et l'opinion publique elle-même regarde avec un sourire de dédain ces cellules vivantes de la société, si nécessaires, si vitales pour sa survivance.

Un confrère de Québec, l'autre jour, abordait le même problème que nous avons étudié devant la rareté des loyers pour familles nombreuses et écrivait les lignes suivantes qui rendent exactement notre pensée à ce sujet: "Depuis une couple d'années, il se bâtit de multiples maisons de rapport auxquelles ne pourront jamais avoir accès les familles nombreuses. Des logements de quatre, cinq, six, rarement sept pièces, voilà ce que l'on offre aux familles incapables de se loger convenablement dans moins de neuf ou dix pièces."

"Pour jouir d'un logement répondant aux besoins d'une famille moyenne ou nombreuse, il faut aujourd'hui construire sa propre maison ou acheter l'une de celles qui ont été bâties au temps où le logement était moins considéré comme une affaire de spéculation qu'un instrument de vie familiale intense. A notre humble avis, cette disparition des logis véritablement familiaux est une faute collective grave qu'il faut imputer non à M. un Tel ou à Mme Telle Autre, mais à la société entière, qui s'organise en vue du profit et qui, de ce fait, néglige de façon coupable l'aspect humain et moral des institutions et des choses."

"Sans doute il faut de petits logements pour abriter les nouveaux mariés, les familles voulues petites par la Providence et les..."

(Suite à la page 3)

L'artillerie canadienne à l'oeuvre outre-mer

par Kim Beattie

Avec l'Armée canadienne outre-mer... L'impression dominante qui reste d'une tournée des établissements militaires du Corps canadien en Angleterre, c'est la rapidité avec laquelle tous les mouvements tactiques s'exécutent dans les grandes manœuvres auxquelles prennent part nos soldats.

Il faut que tout cela se fasse dans le plus petit nombre de minutes ou de secondes, selon la distance à parcourir et le calibre des pièces. Pour cela il faut que les gestes de chaque membre de l'équipe soient réglés et coordonnés à la perfection afin qu'il n'y ait aucun mouvement inutile ni aucune maladresse, ni surtout aucun faux pas.

C'est un spectacle inimaginable que de voir, par exemple, une batterie de 25 faire irruption à travers une haie ou au sommet d'une colline, derrière des tracteurs lancés à toute vitesse et trainant des canons qui font des sauts de crapaud à chaque enfractuosité du terrain.

Après une course affolante d'un quart de mille, par exemple, pour atteindre les positions de tir, les tracteurs sont à peine arrêtés que les hommes en jaillissent de toute part, comme projetés par une explosion. Comme par enchantement, chacun d'eux se trouve instantanément placé dans l'attitude requise au levier ou à la roue qu'il doit pousser, le tracteur se décroche presque automatiquement et disparaît pendant que les servants pointent le canon dans la bonne direction, mettent l'affût en place, chargent la pièce et tirent. Une équipe qui prend pour cela plus de trois minutes est mauvaise et se le fait bien dire. Les meilleurs artilleurs font cela en une minute et demie ou deux minutes. Ceux qui prennent deux minutes et demie se font des reproches à eux-mêmes, s'ils n'en reçoivent pas, tellement ils ont à cœur de maintenir cette rapidité d'exécution et tellement ils en ont compris la nécessité.

Même les gros obusiers de campagne, dont l'équipe se compose de dix hommes, y compris un servant et un bombardier, sont manœuvrés avec la même rapidité, malgré leur taille et leur poids énorme, il suffit de quelques minutes pour que ces grosses pièces, avançant en colonne sur une route, soient mises en place dans un champ, leur affût profondément calé en terre pour absorber le recul, et commencent à cracher leur mitraille.

Au cours d'une démonstration faite par des artilleurs qui n'avaient jamais travaillé ensemble, des canonniers de la 25e batterie de campagne (Toronto), et de la 7e (Montreal), sous le commandement du lieutenant A. Melanson, du 5e Régiment d'Artillerie moyenne de campagne, ont pris à peine plus de cinq minutes pour exécuter tous les mouvements requis depuis l'arrêt de la colonne de route jusqu'à la première salve. La moyenne d'une équipe bien exercée peut mettre en place des pièces de ce calibre pendant quatre minutes et demie.

L'adoption de nouvelles pièces d'artillerie a sans doute contribué pour beaucoup à accélérer les mouvements des artilleurs d'aujourd'hui. Les principales innovations sont naturellement les batteries anti-chars et anti-avions. Si elles n'opèrent pas une vitesse inouïe, elles n'ont plus aucun intérêt à combattre, et les pièces plus lourdes ont probablement emprunté à la technique de ces nouveaux canons. Quoiqu'il en soit, il est presque incroyable de voir comment une batterie de campagne peut arriver en ouragan sur un théâtre d'opérations et entrer en action quelques secondes à peine après un arrêt brusque.

Les champions, ce jeu, ce sont sûrement les artilleurs canadiens qui maintiennent ce bijou de canon qu'on appelle le Bofors. Leur "Crash Action" se fait à une vitesse presque incroyable. J'ai vu une batterie de ces canons formée en colonne mobile le long d'une route bordée d'une haie, entrer en action 43 secondes après avoir reçu le commandement "Hit".

Il y a une opération de campagne, celle qui est caractéristique de l'Artillerie modernisée. C'est celle que, dans leur argot, les artilleurs canadiens outre-mer appellent "Crash Action". C'est une opération minutieusement chronométrée. Elle varie par certains détails selon le type d'artillerie et le calibre des pièces. Mais il faut pour cela que chaque homme sache exactement ce qu'il a à faire et puisse le faire avec une précision d'automate; il faut qu'il connaisse tout aussi bien la tâche de chacun de ses coéquipiers.

Cette opération consiste à quitter une position d'attente ou de réserve, ou encore à sortir brusquement d'une cachette camouflée pour transporter une batterie à l'endroit désigné pour le tir, mettre les pièces en position et commencer le feu.

Advertisement for KIMPER, a Dutch product, with prices for 10, 26, and 40 ounces. Includes a logo and contact information.

Nos artilleurs à l'oeuvre



Quelques secondes après que cette canon se faisaient entendre, photo fut prise, l'affût était sur le sol, les roues sur leur plate-forme et les premiers coups de...

leurs. Ils en discutent en tout temps et en tout lieu. Chacun prétend que son arme est la plus efficace et la plus importante, son équipe, la mieux entraînée. Cela montre à quel point ces soldats sont enthousiastes, à quel point ils prennent leur rôle au sérieux. Ceux qui appartiennent à des batteries anti-aériennes ont facilement le dessus dans ces discussions, car ce sont les seuls à avoir vraiment combattu jusqu'ici.

Mais on peut se demander si la chasse aux chars d'assaut n'est pas plus fertile en émotions que le tir contre les avions. Car l'Artillerie anti-chars s'est perfectionnée et assemblée au point que ceux qui la connaissent sont aujourd'hui persuadés que le char d'assaut a perdu son invincibilité légendaire. Le canon anti-chars à obus de deux livres lance ses projectiles à une vitesse qui atteint 2,000 pieds à la seconde à la gueule du canon; et il peut tirer presque avec autant de précision que le fusil du fantassin. Son obus perforant lance un sifflement aigu et métallique dont le crescendo se fait encore entendre au moment où l'obus atteint la cible. Une cible à 300 verges est la place des pièces de ce calibre pendant quatre minutes et demie.

Sa portée peut atteindre 12,000 verges. Mais c'est à 800 verges et au-delà que le tir est le plus efficace. Une cible à 300 verges est la portée préférée de nos canonniers. Ceux-ci s'interdisent à eux-mêmes de manquer plus d'un coup sur douze. On aura une idée de la souplesse de cette arme en sachant que son angle de tir peut se modifier de soixante degrés presque instantanément.

Les équipes d'artilleurs anti-chars sont sous le commandement d'un officier, qui est le commandant No 1. Il est le chef absolu de son équipe, il a l'entière responsabilité des opérations. Il n'a à côté de lui aucun officier pour l'aider ou le guider. Il y a maintenant assez de canons Bofors pour qu'il ne soit plus nécessaire que les artilleurs canadiens suivent leur instruction d'Artillerie anti-avions avec des batteries britanniques. Nous avons maintenant nos propres batteries de canons anti-avions pour instruire nos artilleurs et un bon nombre d'entre eux prennent maintenant part à la bataille d'Angleterre. L'Artillerie a été l'un des derniers services de l'Armée à faire son instruction avec le personnel et le matériel de l'Armée britannique. Le dernier pas est presque un fait accompli qui permettra au corps canadien de se suffire à lui-même.

M. Taschereau a 75 ans

(Suite de la page 4) et en 1862 il convola avec Marie-Louise-Joséphine Caron, fille aînée de l'honorable René-Edouard Caron, qui fut lieutenant-gouverneur en 1873 après avoir été maire de Québec il y a un siècle (1836). Une autre fille de l'hon. Caron, Lady Fitzpatrick, vit encore.

Sir Henri-Thomas Taschereau, ancien juge-en-chef de la Cour d'Appel, était issu du premier mariage de l'honorable Jean-Thomas Taschereau avec Louise-Adèle Dionne. Il aurait aujourd'hui cent un ans et, pourtant, c'est le demi-frère de l'ancien premier ministre.

J'ai à peine le temps de saluer Son Eminence le cardinal Taschereau, frère cadet du juge Jean-Thomas. Nous reparlerons de lui à l'occasion du centenaire de son ordination sacerdotale (1842). La génération précédente nous réclame. L'honorable Jean-Thomas Taschereau, sr., mon grand-père. Né, celui-là, en 1778, à la Beauce. Il étudia au Séminaire, reçut sa commission d'avocat en 1801, à vingt-trois ans, mais depuis 1800 il représentait Dorchester à la chambre d'assemblée. L'un des fondateurs du "Canadien" avec Bédard, Levasseur, Borgia, Blanchet, Bourdages et Planté, il est mis en prison par Craig. En 1812, il rentre de nouveau au parlement, est nommé major au 3e bataillon de la division de milice de la Nouvelle-Beauce. Comme tel, il fera toute la campagne de 1812 avec son bataillon. Député-adjoint général de la milice du Bas-Canada en 1813, il devient président des sessions de quartier de la Paix puis, en 1827, juge de la Cour du Banc du Roi (le roi se nommait Georges

IV), enfin, en 1828, membre du Conseil Législatif. Mon grand-père fut une des victimes du choléra asiatique qui sévit en 1832.

Aurait détail fort intéressant, l'honorable Jean-Thomas Taschereau, sr., avait épousé, en 1806, Marie, fille de l'honorable Jean-Antoine Panet, premier président de l'Assemblée législative. Madame Taschereau, première instigatrice de la Société charitative des dames catholiques de Québec, mourut à Sainte-Marie le 14 septembre 1866, quelques mois avant la naissance de son petit-fils, l'honorable L.-A. Taschereau.

Au même étage, puisque chaque génération était représentée dans mon allégorie du début par un étage, il y aurait d'autres belles figures à mentionner. Ainsi, Thomas-Pierre, grand voyer et conseiller législatif, qui fut le père de l'honorable juge Joseph-André Taschereau, du notaire Thomas-Jacques (grand-père de lady Fiset) et le grand-père de Sir Henri-Elzéar Taschereau, premier juge-en-chef canadien-français de la Cour Suprême du Canada. Antoine-Charles, frère de Jean-Thomas, sr., et de Thomas-Pierre, fut député de Dorchester et présenta en Chambre les 92 Résolutions. Un de ses petits-fils, Antoine-Charles, mourut à Rome où il était accouru, avec les Zouaves pontificaux, au secours de Pie IX menacé dans ses états.

Ceci est emprunté à la monographie de la famille Taschereau, par M. le commandeur Pierre-Georges Roy. Encore un étage, le troisième seulement. — Mon arrière-grand-père, l'honorable Gabriel-Elzéar Taschereau. Un personnage auquel il faut s'arrêter. Gabriel-Elzéar Taschereau, treizième enfant de Thomas-Jacques Taschereau, le premier du nom au Canada, naquit à Québec, dans une maison qui occupait le site de l'archevêché actuel, le 27 mars 1745.

En 1759, malgré son jeune âge, il participe, avec quelques-uns de ses frères, à la défense du Canada enlevé par les Anglais. En 1775, sous Carleton, il accompagne l'armée du général Burgoyne à "l'affaire du Sault-au-Matelot". Les Américains pillèrent, pour cela, sa seigneurie de la Beauce. Le gouvernement le nomme juge des plaidoyers communs et il est membre d'importantes commissions. élu député de Dorchester, en 1792, il siège dans la première chambre d'assemblée. En 1794, le voïci grand voyer de Québec. Quatre ans plus tard, il est appelé au Conseil Législatif et, en janvier 1802, devient surintendant des maisons de postes provinciales. Le meurt dans son manoir de Sainte-Marie le 18 septembre 1809, au milieu des regrets de ses censitaires. Gabriel-Elzéar Taschereau avait épousé, en premières noces, Marie-Louise Elisabeth Bazin, fille d'un négociant et colonel de milice, et en secondes noces Louise-Françoise Duchesnay, fille du seigneur de Beaufort. Ce n'est pas à cette seule génération que les Duchesnay, les Chouinard, qui siègeront eux aussi dans les conseils de la nation, comme députés de Dorchester, sont alliés à la famille Taschereau.

Enfin, l'ancêtre nous attend dans son cadre. Après seulement quatre escaliers, rencontrer une perruque à la Louis XIV! — Thomas-Jacques Taschereau, sieur de Sapallé, était né à Tours le 26 août 1680, fils de Christophe Taschereau, conseiller du Roi, directeur de la monnaie et trésorier de la ville, et de Renée Boutin. Il arriva au Canada le 28 août 1728 en compagnie du marquis de Beauharnois, gouverneur, et de l'intendant Dupuy qui en fit son secrétaire.

L'intendant Dupuy, d'un caractère violent, ne demeura pas longtemps à Québec. En 1728, il retourna en France. Mais Thomas-Jacques Taschereau décida d'établir définitivement au pays. En 1728, le 17 janvier, il épouse Marie-Claire, fille de Joseph Fleury de la Gorgendière, seigneur de Deschambault. Madame de la Gorgendière était une Joliet, fille de Louis-Joliet, découvreur du Mississippi, et l'histoire ou la légende veut qu'elle ait donné naissance à trente-deux enfants. Deux de ses filles épousèrent les Vaudreuil, l'un gouverneur de la Nouvelle-France, l'autre gouverneur des Trois-Rivières. Comme Thomas-Jacques Taschereau n'était plus très jeune, on se contenta d'élever quatorze enfants, dont Gabriel-Elzéar, Charles-Antoine, qui combattit dans les armées de son oncle Vaudreuil, participa à la guerre de l'indépendance des États-Unis et fut créé chevalier de Saint-Louis, Louis-Joseph, qui mourut cadet de marine à Saint-Dominique, Marie-Anne Louise, supérieure des Ursulines pendant quinze ans, entre 1793 et 1818.

Trésorier de la marine en 1732, Thomas-Jacques Taschereau siège au Conseil Supérieur à partir de 1735. En 1736, avec son beau-père Fleury de Deschambault et son beau-frère Pierre-François Rigaud de Vaudreuil, il se fait concéder un fief à la Beauce et ouvre une route qui deviendra Lévis-Jackman. Il forme même une société pour exploiter les forges du Saint-Maurice. Il décède à Québec en 1749 et est inhumé à la cathédrale. Mais sa femme vit jusqu'en 1797 et c'est elle et le nouveau chef de la lignée au Canada, Gabriel-Elzéar, qui construiront, en 1778, la première chapelle de Sainte-Anne, près du manoir seigneurial. Du salon, nous sommes retournés à la clairière où les oiseaux chantent toujours. Nouveaux souvenirs de jeunesse. "Nous étions cinquante en rhétorique au Séminaire, et savez-vous qu'il n'en reste que trois ou quatre dont Mgr François Pelletier et le Dr Arthur Potvin? L'hon. M. Taschereau a été admis à la pratique du droit en 1889, après avoir fait sa cléricature chez Montbrault et les frères Langellier (Sir François et Charles). Deux ans plus tard, il épousait mademoiselle Eugénie Dionne, fille de l'honorable Elzéar Dionne, Conseiller Législatif. Vers la même époque, il a combattu "pour les saines idées" dans l'"Union Libérale", avec l'honorable juge C.-E. Dorion, Edmond Paré, Ludovic Brunet, Arthur Delisle, Jos.-P. Turcotte, Blaise Letellier, Charles Archer, Nazaire Olivier, Charles Deglise, Adélaïde Turgeon, Philéas Corriveau. Edouard Taschereau, son frère, l'un des plus brillants avocats de sa génération, faisait aussi partie du groupe. "Quand j'étais journaliste, je signalais Turpin, en l'honneur d'un archevêque du temps de Charlemagne, ou Claude Frenelot, un personnage de Victor Hugo". Sir Thomas Chapais célébrait dans quelques jours le cinquantième anniversaire de son entrée au Conseil Législatif. Il faudra que je lui demande ce qu'il pensait de l'Union Libérale! Nous arrivons ainsi à la première élection de Montmorency, en 1900, suivie des réélections de 1904, 1908, 1912, 1916, 1919, 1923, 1927, 1931 et 1935. Ministre des Travaux Publics en 1912, M. Taschereau devenait premier ministre en 1920 et tout le monde a pu apprécier son oeuvre. Thomas-Jacques, l'ancêtre, Gabriel-Elzéar, l'arrière-grand-père, Jean-Thomas, sr., Jean-Thomas, jr., n'ont qu'à remonter les quatre étages, ils constateront que bon sang ne saurait mentir. L'honorable Robert Taschereau, mon camarade du Séminaire, n'honore-t-il pas la Cour Suprême du Canada? Quant aux petits-enfants, le grand-père doit bien faire des rêves aussi pour eux, mais il se réjouit surtout de leur présence autour de lui. Dans la famille, depuis 1680, il est le premier à connaître ce bonheur. En me retirant, après lui avoir renouvelé mes souhaits, je me rap-

A travers les faits

(Suite de la 1ère page) pense de la guerre, car nous devons admettre que la guerre moderne est très dispendieuse.

Nous avons raison d'être fiers des soldats canadiens-français que nous avons en Angleterre. Ce n'est pas nous qui les vantons, car ces témoignages pourraient avoir plus ou moins de valeur étant donné que nous serions intéressés à prôner leur mérite. C'est le général McNaughton, commandant des troupes canadiennes en Angleterre, qui vient de déclarer: "Je voudrais parler des merveilleuses unités canadiennes-françaises outre-mer, et je vous assure qu'elles sont de merveilleuses unités. Je les ai toutes vues en Angleterre, et je vous dis qu'il n'y a pas de meilleures unités dans le monde aujourd'hui. Je voudrais voir un flot toujours croissant de jeunes officiers canadiens-français. Nous ne serons pas satisfaits, a-t-il dit jusqu'à ce que nous ayons des commandants de division canadiens-français, et je suis certain que le Canada français portera l'honneur et le fardeau de fournir sa part de chefs militaires".

Voilà qui nous console des paroles plus ou moins agréables des journaux conscriptionnistes pour lesquels l'effort de guerre du Canada se résume à la conscription. Pour le général McNaughton, le Canada possède outre-mer d'excellents soldats et, parmi eux, les Canadiens de langue française figurent bien. Souhaitons que nombreux seront nos soldats qui pourront se qualifier à devenir des officiers de valeur afin que nous puissions, dans ce domaine, figurer également avec avantage.

A force de le proclamer, nous allons enfin comprendre que chaque citoyen du Canada a sa tâche à remplir pour gagner la guerre et parmi les efforts et les sacrifices que nous avons à faire, c'est de payer et de payer encore. Si nous cessons de fournir de l'argent, nous ne pourrions continuer à fabriquer des armes, et si nous ne pouvons nous armer, il ne nous reste qu'à abandonner la partie. C'est dire que nous n'avons que deux alternatives, la victoire ou la dette nationale. Il faut continuer à lutter et à payer. Dans les airs, sur la mer et sur la terre, des milliers de Canadiens offrent leur vie pour protéger et défendre la patrie. Des centaines ont déjà sacrifié leur vie pour la liberté. Si les hommes qui sont morts à Hong Kong ont consenti ce sacrifice suprême pour leur pays, quel citoyen aurait la lâcheté de ne pas faire son devoir, sur le sol canadien? C'est cette politique qu'il ne faut pas laisser prévaloir si nous voulons gagner la guerre.

Dans le même ordre d'idée, que nous le voulions ou non, la force des choses et des circonstances va nous obliger à ser-rer la ceinture et nous priver de nombre de choses qui, jusqu'aujourd'hui, nous étaient faciles d'accès. Dans tous les domaines, nous allons constater avec quelle prodigalité nous avons dépensé follement, abusé même. Mais voilà que les Alliés perdant de plus en plus leurs principales sources d'approvisionnement en matières premières, il s'en suivra que notre niveau de vie devra baisser si nous voulons fournir à nos soldats armements, munitions et provisions. Toutefois, nous ne connaissons jamais, espérons-le, les terribles privations des peuples d'Europe sous la botte de l'Allemand. En Grèce, on meurt littéralement de faim, à raison de 900 personnes par jour. En France, en Belgique, en Hollande, c'est la misère noire. Ici, nous vivons encore dans une abondance relative et il faut prier Dieu que nous ne connaissions pas les affres de la faim et des rations parcimonieusement mesurées.

Si nous en croyons Donald M. Nelson, chef absolu de la production de guerre aux États-Unis, nous ne sommes peut-être qu'au commencement des épreuves qui nous attendent au cours des prochains mois. Celui-ci affirmait récemment que 1942 sera l'année critique de la guerre pour les Alliés. C'est immédiatement qu'il faut produire et produire toujours des armements.

"Nous avons, a-t-il ajouté, gaspillé des mois précieux, durant lesquels nous aurions pu nous préparer complètement — les mois durant lesquels nous aurions pu étendre notre industrie de l'acier, notre industrie chimique, notre industrie du cuivre, et toutes les autres, afin d'avoir en abondance tout ce qu'ils nous faut. Mais nous avons encore 10 mois précieux — les mois qui restent de 1942 — et pendant ces mois nous pouvons encore faire des choses que nous n'avons jamais pensées possibles. La vitesse, l'énergie et la détermination dont nous ferons preuve durant ces mois détermineront ce que nous penserons quand ces mois seront passés.

"Pour cela, dit-il, il faut obtenir une plus grande production des industries et des machines qui produisent actuellement du matériel de guerre. Il faut aussi convertir à la production de guerre des industries et des machines qui produisent actuellement pour la consommation civile. "Les États-Unis, dit-il, font aujourd'hui face à la tâche la plus gigantesque qu'aucun pays ait eu à accomplir à aucune époque de l'histoire. Nous devons réaliser un immense programme de réarmement. Nous devons faire, en moins de deux ans, ce que les pays agresseurs ont fait en 10 ans. Nous devons faire aujourd'hui les choses que nous ne ferions que l'an prochain si nous avions du temps de reste." E. F.

Restrictions des vêtements masculins

Orléans. — La Commission des prix et du commerce en temps de guerre a publié une liste de sévères restrictions éliminant l'emploi des tenues d'hommes et de garçons: complets, habits de sport et paletots imperméables. La Commission a émis à ce sujet quatre ordonnances. La première sera en vigueur le 10 avril et concerne les manufacturiers de vêtements de sport. L'ordonnance touchant les vêtements faits sur mesure entrera en vigueur le 1er août; celle touchant les vêtements manufacturés en série entrera en vigueur le 1er mai. Devront être éliminés des vestons d'homme: les ceintures, les plis du dos, les poches extérieures, les remplis, les fentes arrière et latérales, les goussets à monnaie, les sous-bras protecteurs, les boutons à superflues réelles ou imitées; sont aussi interdits les paletots et les smokings à devant croisé et les boutons sur les manches. La longueur des vestons de grandeur 38 est limitée à 29 pouces et demi; les autres grandeurs seront déterminées proportionnellement. Sont interdits sur les gilets: la ceinture arrière, les poches intérieures, les poches à stylos; sont également interdits les gilets à devant croisé et à collet. Le bas de la jambe de pantalon, pour la grandeur 32, ne devra pas dépasser une largeur totale de 19 pouces et demi. Le gousset à montre disparaîtra sur les pantalons sans replis; disparaîtront aussi les ceintures d'étoffe, les pattes des poches arrière, les ceintures arrière et latérales, les dos surélevés type anglais et les coutures élevées. Sur les vestons de sport et les vêtements d'été, deux poches extérieures seront permises. Les restrictions qui s'appliquent aux vêtements pour garçons sont déterminées d'après les restrictions des vêtements pour hommes. Les paletots d'homme, grandeur 38, ne doivent pas dépasser 46 pouces de longueur. Avec tout complet, l'acheteur ne pourra se procurer qu'une seule paire de pantalons. D'autres restrictions sont prévues pour les coupe-vent et les vêtements de travail. L'ordonnance sur les vêtements imperméables délimite les longueurs permises et interdit l'usage des boutons de cuir ou simili-cuir.

Advertisement for PARLEZ, a radio transmitter, with the slogan 'PARLEZ DISTINCTEMENT, DIRECTEMENT DANS LE TRANSMETTEUR'.

Dégagez les lignes de téléphone pour faciliter la PRODUCTION DE GUERRE. Le téléphone est nécessaire à la production de guerre. Toutes les lignes téléphoniques dépendent les unes des autres: ne permettez pas que des délais inutiles retardent des messages d'importance vitale pour le pays.

Advertisement titled 'AUTRES CONSEILS À OBSERVER' with four numbered tips for telephone use during war, including 'ASSUREZ-VOUS d'avoir le bon numéro' and 'REPONDEZ sans délai quand la cloche sonne'.

populaires



Les Sweet Caps sont de la meilleure compagnie. Elles sont si douces, si rafraichissantes parce qu'elles rendent plus agréable encore chaque moment de plaisir.

CIGARETTES

sweet caporal

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

Quand Me Omer Côté trempait-il dans une affaire embrouillée?

(Suite de la 1ère page)

ropriations, dans un temps où Concordia se plaint de n'avoir pas un sou pour des travaux d'urgence. A remarquer qu'un bonus de 40% sur l'évaluation municipale était accordé aux vendeurs, quand à Westmount par exemple, ville bien administrée, les ventes immobilières se font au rythme de 25% de moins que l'évaluation municipale.

"Nous avons tout lieu de croire que le "scheme" du marché Bonsecours est définitivement mort et enterré, qu'il ne reviendra plus à la surface et que ses auteurs seront bel et bien battus aux prochaines élections municipales, afin de leur apprendre à ne pas se moquer du "cochon de payant", qu'est le modeste contribuable.

"L'anxiété des expropriationnistes était telle qu'ils avaient voulu faire adopter le règlement d'emprunt en trois lectures dans une seule journée, vendredi le 16, malgré la charte. Cette anxiété n'a pas peu contribué à ruiner leurs espérances."

L'expropriation n'était pas morte pour tout cela. Plusieurs mois plus tard, les partisans d'un marché dans l'Est et ceux du marché Bonsecours, qui s'étaient combattus jusque-là, vinrent à une entente d'après laquelle il en aurait coûté \$2,000,000 à Concordia pour concilier leurs "idéaux".

Mais cet "apaisement" des deux corps rivaux fut dépité et réduit à néant, la Ville ne se trouvant d'aucune façon dans un état financier capable de lui permettre pareille extravagance.

Le moins que les électeurs de St-Jacques puissent demander à Me Omer Côté, c'est de leur expliquer le rôle qu'il joua dans cette affaire embrouillée et pourquoi il a décliné l'honneur de retourner à l'hôtel-de-ville en 1940, après que l'expropriation eut définitivement reçu son dernier coup de matraque. N'avait-il été échevin que dans l'unique but de faire cracher à Concordia \$1,000,000 pour des propriétés où son père était intéressé? Sa réponse ne saurait manquer d'être intéressante et les électeurs de Saint-Jacques sont en droit de l'exiger. Ne le fut-il aussi (sans désintéressement!) que pendant le temps où une plantureuse prébende de \$2,000 était attachée à cette auguste fonction? Autant de problèmes à résoudre pour ce bon M. Côté. Quel dilemme!

E. F.

IMPRIMATUR

Le Journal "L'Autorité", faisant affaire sous la raison sociale de "L'Autorité Enregistrée", a ses bureaux, Suite 223, Edifice Canada Cement, Montréal. Il est imprimé à "La Parole" Limitée, Drummondville, P. Q.

Seagram's "83" advertisement featuring a bottle of whisky and pricing information: 13 oz. \$1.45, 25 oz. \$2.65, 40 oz. \$4.00.

Tiré des stocks de whisky les plus vieux et les plus considérables au Canada. J. & S. Seagram & Sons Ltd., Waterloo, Ont. Distillateurs de whisky fins depuis 1857

Les idées de Mme Voisclair

—Ah! Mme Voisclair, si vous saviez... Et Mme Grondin entra chez sa voisine, une main sur le coeur, les yeux levés au ciel, dans toute l'attitude d'une personne qui vient de voir quelque chose d'horrible.

—Mais qu'est-ce qu'il y a? Vous avez l'air bouleversée! —On le serait à moins. Figurez-vous qu'Estelle est revenue avec un magazine dans lequel on voit des photos épouvantables! Des pauvres gens tués par les Allemands et entassés, tout d'un pain! Et Cléophas m'a montré, dans un journal, la photo d'un pauvre petit, maigre à faire pitié... Et en ouvrant les journaux de ce soir, même chose!

—On ne devrait pas laisser voir cela à des mères de famille... Et en disant cela, la brave Mme Grondin, qui grogne souvent, mais qui a, au fond, un coeur d'or, en avait les larmes aux yeux.

—Les mères de famille, reprit Mme Voisclair, sont, au contraire, celles qui, toutes premières, doivent savoir, afin de prévenir... —Mais qu'est-ce que pareilles choses pourront nous arriver?

—Mme Grondin, quand vous rencontrerez de bonnes personnes qui vous diront qu'en ce moment, nous faisons la guerre pour les autres et que le Canada n'avait pas de raison de se fourrer dans ce guépier, vous leur parlerez des photos qui vous ont tellement saisi.

—Mais qu'est-ce que vous voulez qu'elles répondent? —Il vaut mieux qu'elles ne répondent pas, elles diraient encore des bêtises, mais il n'en est pas moins vrai que ce serait être bêtement optimiste que de s'imaginer que jamais (jamais, quel mot plein de conséquences!) pareille chose ne nous arrivera plus!

—Faites-vous ça peur!... —Mme Grondin, le moment n'est ni à la confiance aveugle ni à la panique. Mais il faut voir les choses comme elles sont et ne pas se laisser aller à l'espoir et à la peur. Il y a encore des personnes qui comptent sur les autres, et qui se disent: — Que mon voisin me défende... Moi, je n'ai pas affaire à ça!

—C'est joliment bête, raisonner de même... —Bien sûr, mais que voulez-vous. Il n'y a pas que des gens responsables sur la terre. Il y en a aussi qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et qui ne veulent pas croire QUE L'ENNEMI EST A NOS PORTES!

—Monsieur Dieu que ce serait terrible! —Ce serait d'autant plus terrible, Mme Grondin, que les Allemands feraient de nous ce qu'ils ont fait des populations que représentaient les photos de tantôt. A leur avis, il y a UNE race supérieure: la leur. Les autres toutes les races, sont inférieures et destinées à devenir les esclaves de la grande race supérieure...

—Oui, ben le gars qui a dit cela, il ne connaît pas les Canadiens... —Chère Mme Grondin, les Polonais aussi sont des braves, et les Belges, et les Français et tous les autres. Et voyez dans quel état ils sont aujourd'hui. Ce qu'il faut, pour le moment, c'est empêcher l'ennemi d'arriver jusqu'à nous.

—Comment faire? —Pour les questions d'ordre militaire, ce n'est pas à nous à y voir. Mais pour tout ce qui a trait aux restrictions, à la santé publique, à la conservation des denrées et à leur usage, parfaitement réparti, nous, les femmes, les mères de famille, les ménagères, nous avons plus que notre mot à dire.

—Alors, qu'est-ce qu'il faut faire? —Le gouvernement nous donne des directives, c'est à nous de les suivre, de coopérer le plus étroitement possible avec lui et de nous faire scrupule de désobéir.

—Pour dire vrai, jusqu'ici, on n'a pas trop eu à se plaindre! —Mais grands dieux, de quoi pourrions-nous nous plaindre? —Ah! ben, il y en a qui ne sont pas contentes à cause de la restriction du sucre, de la gasoline, du caoutchouc... L'autre jour Madame Beaumont me disait...

—Que Madame Beaumont vous dira encore quelque chose, vous lui ferez voir les fameuses photos et vous lui demanderez ce qu'elle préfère, voulez-vous? —C'est une idée...

—Ceux qui, en ce moment, osent se plaindre, Mme Grondin, ne sont pas dignes d'être Canadiens, d'être dans un pays aussi riche, aussi plein d'avenir que le nôtre, qui leur assure toutes les libertés. S'ils étaient en Bohême, vous verriez où ils iraient, quand ils parlent comme cela...

—Oui, je sais, vous, vous êtes forte sur la question de ne pas trop parler... —Parce que, évidemment, quand on parle trop, on dit des bêtises. Mieux vaut agir.

—C'est ce que vous faites? —Je crois, sans me flatter, que je fais, dans mon domaine, mon effort de guerre. J'ai souscrit à l'emprunt, je ne gaspille rien, je récupère ce qui peut servir, et surtout, je fais confiance aux dirigeants...

—Ça a bien du bon sens... —Nos dirigeants, croyez-moi, sauront bien empêcher, eux, qu'un jour, nos petits enfants deviennent les monstres des photos que vous avez vues. C'est des hommes, des hommes forts, qu'ils deviendront, pour faire, après la guerre, un grand pays, du Canada.

télévision-téléphonique, prétend M. John Baird, le fameux inventeur, surnommé le "père" de la télévision.

Ceci, toutefois, ne serait qu'un seul des nombreux développements qu'entrevoit M. Baird dans le domaine de la télévision. M. Baird est certain que sa nouvelle idée, la télévision-téléphonique, en couleurs naturelles et en profondeur, sera partout en usage, avant peu d'années. La reproduction d'une scène, d'une personne ou d'un objet ne diffère du naturel que par la grandeur seulement et par l'existence d'une vitre. M. Baird est aujourd'hui à la tête de la télévision à trois dimensions. A présent les images peuvent être vues directement de front, mais non d'un angle. Ainsi elles ne peuvent être vues que par un spectateur à la fois. C'est le principal défaut qui reste à corriger. Deux photos de télévision sont envoyées en une rapide succession, une corne répondant à l'image vue par l'oeil droit et l'autre à celle vue par l'oeil gauche. A la réception, ces images sont reproduites et projetées de telle sorte que chaque oeil reçoit celle qui lui est destinée, le tout se mêlant pour donner le sens de la profondeur. Ainsi, si on ferme un oeil, on ne voit qu'une image contrefaite et peut-être rien.

Voyez un autre problème important à mettre au point. Mais M. Baird est très satisfait des résultats qu'il a obtenus à date et très optimiste pour l'avenir.

Après la guerre, la télévision sera possible pour plusieurs foyers et sa popularité, prévoit-on, augmentera rapidement. Il y aura divers modèles receveurs dont les dimensions peuvent varier d'un écran de 2 x 2 pieds et qui devrait se vendre aux alentours de \$1000, à un modèle plus petit avec écran de 4 x 5 pouces au prix approximatif de \$90. Mais dans ce domaine comme dans celui de la radio, des appareils devraient bientôt être à la portée de toutes les bourses.

Le rationnement du sucre est un point de vue. En effet, les experts en nutrition s'accordent à dire que trop de sucre et de gras rend difficile l'assimilation de la vitamine B.

Des enquêtes alimentaires ont révélé chez les groupes examinés une déficience de vitamine B. Le Service diététique du ministère des Pensions et de la Santé nationale s'inquiète de cet état de choses. En effet, la vitamine B facilite l'assimilation d'autres valeurs alimentaires et aide au bon fonctionnement du système digestif et du système nerveux. De plus — ce fait est à noter par les mères de famille — elle est nécessaire à la croissance.

Les meilleures sources de vitamine B sont le germe de blé, le porc, et la levure, mais on la trouve aussi en bonne quantité dans les céréales complètes, les légumes verts ou séchés, les racines, les viandes, les fruits et le lait.

De temps de nos grands-mères, la farine et le pain avaient un quotient élevé de vitamine B, mais les ménagères ont ensuite réclamé une farine plus facile à emmagasiner et à conserver. Le germe de blé et le son, qui se détériorent facilement, ont donc été éliminés en grande partie de la farine. On a ainsi obtenu une farine raffinée, facile à conserver, mais ces produits essentiels à une saine alimentation ont été sacrifiés. Heureusement, on a trouvé un nouveau procédé de blutage qui rendra à la farine sa valeur nutritive. Dans quelques mois, une nouvelle farine, blanche et fine, mais beaucoup plus riche en vitamine B, sera mise sur le marché.

Plus son travail est ardu, plus on a besoin de vitamine B. Mais le corps humain ne peut pas en faire de réserve. Il faut donc lui en donner régulièrement. Une bonne façon de le faire est d'incorporer du germe de blé dans le menu quotidien. On peut se procurer à la livre ou en paquets. Libre à soi de le dégraisser ou de lui laisser son huile naturelle, mais dans ce dernier cas on ne devra l'acheter qu'en petite quantité ou le garder dans un endroit frais. Autrement, il deviendra rance.

On peut tirer parti du germe de blé de mille et de façons. Entre autres le saupoudrer sur les céréales, le mélanger à une soupe aux légumes, s'en servir dans la préparation des muffins, ou tout simplement le prendre dans un verre d'eau ou de jus de fruits. Toutefois, le germe de blé perd à la cuisson, un peu de vitamine B. Le manger cru ne suffit donc pas pour en absorber une quantité nécessaire.

Cette révolte des boxeurs (Suite de la page 4) Naturellement, les Russes se fient payer leurs bons offices. Sous couleur de réprimer le mouvement des Boxeurs, ils veulent d'occuper toute la Mandchourie. Malgré leurs promesses répétées et leurs simulacres d'évacuation, ils n'abandonneront plus cette province. C'est pourquoi, après des négociations qui n'aboutiront pas, les Japonais exécutèrent en 1904 l'attaque "brusquée" de Port-Arthur, en tout point semblable à celle de Pearl Harbour. Ce précédent aurait dû inciter les Yanks à plus de méfiance. DORSAY.

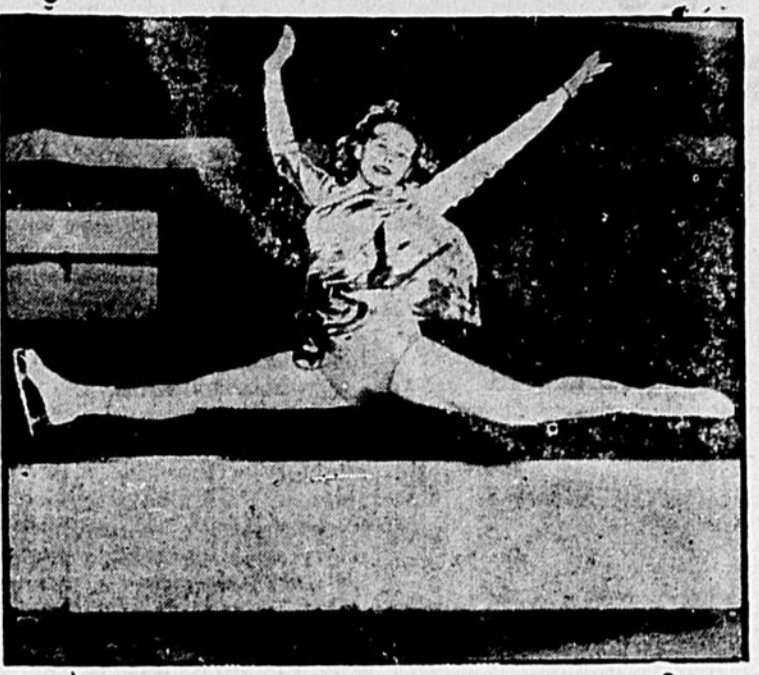
AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE AVIS est par les présentes donné que Jean Creighton, de la cité de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, au cours de la présente session, pour obtenir un décret de divorce de son époux, Aden King, de la cité de Montréal, province de Québec, pour adultère et désertion. DATE à Montréal, ce 3 mars 1942. Paul MASSE, Procureur de la Requête, 152 E., rue Notre-Dame, ch. 95, Montréal, Province de Québec.

La télévision pour bientôt (Suite de la page 4) Après la guerre, les femmes pourront acheter des chapeaux à des centaines de milles de distance sans avoir à se dérangier, ni même à écrire. Et elles seront certaines que la couleur et le modèle de ces chapeaux leur conviendront, parce qu'elles pourront les voir.

Voici un développement de l'après-guerre dans le domaine de la réalité et à remplacer leurs flots de salive par des actes concrets? HERADITE.

Théâtres... Sports...

Une jeune championne



Dorothy Goos, de New-York, âgée de treize ans, vient de se voir décerner le titre de championne junior du patinage de fantasia, chez les femmes. Elle exécute ici avec une grâce et une aisance consommée une difficile manoeuvre: la nouvelle championne américaine a bien mérité son titre.

Yvon Robert s'assure deux chutes sur Lewis et conserve son titre

Le champion montréalais s'assure la première et la troisième chute

Grâce à son habileté et à sa grande rapidité, Yvon Robert, reconnu comme champion mondial des luteurs poids-lourds par la Commission Athlétique de Montréal, a conservé son titre, mardi soir au Forum, en s'assurant deux chutes sur son redoutable adversaire, le vétéran "Strangler" Lewis. Quelque 5,000 spectateurs ont vu Yvon Robert s'assurer la première chute, concéder la deuxième à Lewis et s'assurer la troisième d'une manière décisive.

En dépit d'un avantage de quelque cinquante livres dans la pesanture, le vétéran Lewis a pu constater que Robert n'est pas le premier venu et que sa clé de tête, si redoutable soit-elle, ne peut avoir raison d'un champion.

Durant les douze minutes et quinze secondes qu'a duré la première manche, Lewis a appliqué à quatre reprises sa fameuse clé de tête mais chaque fois Robert a pu s'échapper sans trop de difficulté.

Huit minutes d'une lutte acharnée s'étaient écoulées lorsque Robert s'est échappé une deuxième fois d'une étreinte solide du vétéran. Ce dernier tentait de reprendre haleine lorsqu'un redoutable coup d'arpien l'a fait rouler sur le plancher. Yvon s'est pourtant relevé après quelques secondes et le vétéran, profitant de l'étourdissement momentané du champion en a profité pour appliquer une autre clé de tête. Robert s'est échappé encore une fois grâce à son extrême agilité en comparaison de la lourdeur de son rival et lorsque le vétéran a voulu une quatrième fois appliquer une prise de tête il a été pris à son propre piège. Robert, redoutant une telle tactique, s'est échappé en faisant un écart en arrière; d'un coup d'avant bras il a couché Lewis et l'a écrasé de tout son poids pour s'assurer la première chute en 12 minutes et 15 secondes.

Lorsqu'il est revenu dans l'arène pour la première reprise "Strangler" avait l'air d'un homme déterminé à prendre sa revanche. Après avoir été victime d'une clé de tête, son principal atout employé par Robert, le vétéran a frappé son rival d'un coup d'avant-bras suivi par un solide coup d'arpien alors que Robert tentait de se relever du plancher. Le combat dura depuis sept minutes environ lorsque Lewis, profitant de la chute de Robert, s'est emparé de son poignet par une puissante étreinte. En quelques secondes la main droite de Robert est devenue blanche et rigide; l'arbitre Sammy Smith, constatant que le champion était à la merci de Lewis, a concédé la chute au vétéran après sept minutes et trent secondes.

Dans la deuxième reprise, Lewis a voulu tout d'abord recourir à sa force brutale pour maîtriser Robert mais le champion a su répondre du tic au tac. Il en a résulté, pour quelques instants, un corps-à-corps que l'arbitre a bientôt interrompu. A deux reprises par la suite Lewis a appliqué sa clé de tête mais chaque fois Robert a su reprendre sa liberté. Lorsqu'il s'est échappé une deuxième fois de l'étreinte, Robert n'a pas laissé le temps à son adversaire de reprendre haleine, il s'est élané sur lui et grâce à une série de coups d'avant-bras il a fait rouler le vétéran en dehors de l'arène. Tandis que Lewis se relevait lentement l'arbitre Sammy Smith a compté les dix secondes fatidiques puis il a accordé la victoire au champion sous les nombreux applaudissements de la foule. Cette reprise avait duré cinq minutes et cinquante secondes.

George Tobias, Allan Hale, Reginald Gardner et Reginald Denny. Cagney interprète le rôle d'un pilote commercial qui s'enrôle dans l'aviation militaire et qui s'aperçoit que, malgré sa vaste expérience, il en a encore énormément à apprendre avant de pouvoir aller combattre les avions nazis.

Cela ne lui plait pas d'abord mais il apprendra vite, au contact des aviateurs de la R.C.A.F., à aimer la discipline.

Un film à la gloire des héros inconnus de l'aviation militaire canadienne, tel est le film "Captain of the Clouds" qui connaît une telle popularité que la direction du cinéma Loew's a décidé de le conserver à l'affiche pour une troisième semaine.

C'est James Cagney qui y tient le premier rôle. Il est secondé par Denis Morgan, Branda Marshall, —Abbé Perronne

Au Princess

Un magnifique film d'aventures prend l'affiche cette semaine au cinéma Princess. Il s'agit de "South of Tahiti". La vedette en est Brian Donlevy dont on se rappelle l'imminente succès dans "The Great Gatsby". A ses côtés on pourra voir Brody Crawford, Andy Devine, Henry Wilcoxon, H. B. Warner, Armida Abner Biberman et Ignacio Saenz. La vedette féminine est Maria Montez, vedette sud-américaine qui vient de faire ses débuts à Hollywood.

Le film "Never Give a Sucker an Even Break". La vedette de ce film est W. C. Fields. A ses côtés, on verra quelques acteurs très connus des amateurs de comédies, Florio, Butch et Buddy, Leon Errol et plusieurs autres.

A L'Impérial

Pour trois jours seulement, le principal film à l'affiche du cinéma Imperial sera "Keep 'Em Flying" avec Buddy Abbott et Lou Costello. Le film "The Perfect Snob" passera en second.

La distribution de ce film groupe également Martha Raye, Carol Bruce, William Gargan et Dick Foran. Les comédiens Abbott et Costello ont à peu près fait partie de tous les groupements de l'armée américaine. L'aviation avait encore été épargnée par les deux loustics. Dans "Keep 'Em Flying", ils reprennent le temps perdu pour le plus grand amusement des cinéphiles.

Au Capitol

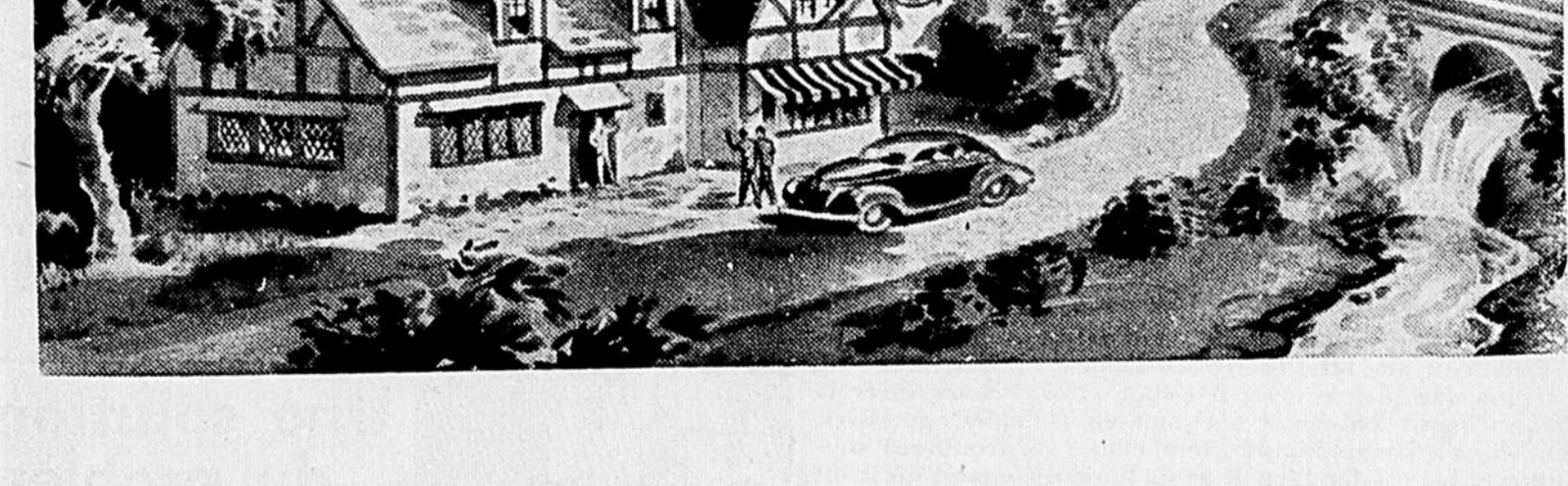
Un film impatiemment attendu par tous les cinéphiles prend l'affiche cette semaine au cinéma Capitol. Il s'agit de "Bedtime Story" dont les vedettes sont Fredric March et Loretta Young.

La distribution de ce film groupe également Robert Benchley, Allyn Joslyn, Eve Arden, Helen Westley et Joyce Compton. Loretta Young joue le rôle d'une vedette de cinéma dont la seule am-

Au Loew's

Un film à la gloire des héros inconnus de l'aviation militaire canadienne, tel est le film "Captain of the Clouds" qui connaît une telle popularité que la direction du cinéma Loew's a décidé de le conserver à l'affiche pour une troisième semaine.

C'est James Cagney qui y tient le premier rôle. Il est secondé par Denis Morgan, Branda Marshall, —Abbé Perronne



Un hôte fidèle vous attend à l'auberge

Au pied de la colline boisée que contourne la route, voici l'auberge accueillante qui vous attend.

Combien de voyageurs fatigués de la poussière et des distances parcourues en ont franchi le seuil et goûté l'hospitalité!

Partout, dans notre province, des auberges de ce genre nous invitent à la douceur du repos. Les gens qui nous y ont préparé un gîte sont d'une vieille et noble race dont la tradition est de nous bien recevoir et bien servir. Leur tact, leurs attentions délicates

et leur amitié laissent en nous un souvenir ineffaçable. L'aubergiste de nos campagnes est un hôte à la fois charmant et pittoresque.

Bien des fois, en sa compagnie, nous avons dégusté une bière délicate, alors que, trinquant à la santé de l'un de l'autre, nous mêlions nos voix amies au murmure du ruisseau et au chant des oiseaux.

Devant cette scène où tout respire la joie calme et saine, on éprouve le besoin de rester modéré, convenable, maître de soi.

BREWERS INDUSTRIAL FOUNDATION OF CANADA

Deux Ligues de Fils de la Piaastre

La géniale carrière de sir Stafford Cripps, ministre

Tour à tour savant, chimiste et avocat. — Un régime sévère lui vaut le titre de "Christ aux Carottes". — Son expulsion du parti travailliste. — Radical devenu l'un des augures des tories. — Son opinion sur Staline, géant politique et militaire.

Mobilisation des ressources humaines du pays

Ottawa. — Le cabinet fédéral est à mettre la dernière main aux plans qui lui ont été recommandés pour la mobilisation des ressources humaines du Canada pour faire face aux besoins grandissants de l'industrie de guerre, de l'agriculture et de l'aviation pour les forces armées, a déclaré un officier haut placé. Un directeur du service sélectif national sera nommé et il aura entière juridiction sur cette mobilisation. Il sera responsable envers un conseil dans lequel il y aura des représentants de tous les départements affectés par l'effort de guerre, — services combattants, munitions et approvisionnement, travail, agriculture et services de guerre. Le gouvernement cherche actuellement l'homme qu'il lui faut. Pour l'instant, la mobilisation sera volontaire, mais il y aura une certaine coercition, principalement dans la fermeture de parties d'industries, qui se livrent à la production d'articles non essentiels, ce qui forcera les ouvriers à se trouver d'autres emplois ayant quelque chose à voir avec la production de guerre. La coercition sera aussi employée si un patron refuse de libérer un employé dont les services pourraient être d'une grande utilité pour l'effort de guerre que s'il gardait un autre emploi. La machinerie nécessaire pour effectuer cette mobilisation sera l'organisation de l'assurance-chômage et les quelque 100 agences de placement dispersées à travers le pays. Les centres d'initiation artisanale des jeunes joueront aussi un rôle important.

En entrant dans le cabinet Churchill comme lord du Secau Privé et leader de la Chambre des Communes, sir Stafford Cripps est devenu une figure mondiale. On sait généralement de lui qu'il est un homme de gauche, qu'il est un socialiste militant, qu'il a été expulsé de ce fait des rangs du parti travailliste en 1939, qu'il entretient d'étroits liens d'amitié avec la Russie et qu'il est en faveur d'une large autonomie pour les Indes. D'autres détails de sa vie sont moins connus.

En fait, l'entrée de Cripps dans le cabinet de guerre britannique est le couronnement d'une des carrières les plus remarquables dans la vie publique d'Angleterre. Il est de famille riche et aristocratique. Le plus jeune fils de Lord Parmoor, il grandit au château de Cotswolds, qui appartient depuis longtemps à sa famille, et reçut son éducation dans l'institution exclusive de Winchester. Mais il y avait aussi du radicalisme dans sa famille. Son père, d'abord conservateur, reçut son titre de libéraux et, comme Lord Président du Conseil, remplit une importante fonction sous les travaillistes. Sa tante épouse Sidney Webb et tous deux devinrent plus tard lord et lady Stafford, les vieux parrains du socialisme anglais.

A l'Université de Londres, Cripps se fit une réputation dans la chimie, science qu'il laissa néanmoins pour apprendre le droit. Puis, durant la première Grande Guerre, il fut chauffeur d'un camion militaire en France. Au bout d'un an, il revenait en Angleterre pour devenir surintendant d'une fabrique d'explosifs. Après la guerre, il retourna au droit, où il se fit rapidement une brillante carrière. Il devint le plus grand expert de Grande-Bretagne sur l'interprétation de la loi des compagnies. Ses services furent aussi retenus comme avocat-conseil par plusieurs grandes firmes britanniques et on ne tarda pas à dire qu'il était l'avocat le mieux payé du Royaume-Uni.

Après dix années spectaculaires comme avocat de corporations, Cripps se lança dans la politique. Durant sa carrière légale, sir Stafford s'était aussi intéressé à la politique du parti ouvrier et il avait également plaidé des causes de travaillistes. Il devint donc Solliciteur Général dans le second gouvernement Macdonald. Avec son esprit brillant et retors, il devint bientôt une force dans les débats de la Chambre des Communes et le chef de l'aile gauche du parti. Il fonda la Ligue Socialiste et, en 1936, commença à réclamer un front uni avec le communisme. Mais les travaillistes s'y opposèrent et, en 1939, le parti travailliste l'expulsa de ses rangs, ce qui fit dire à plusieurs que le parti travailliste s'était fait "sauter la cervelle".

A partir de 1933, Cripps se mit à réclamer un peu partout l'établissement de meilleures relations avec la Russie. Avec le gouvernement Chamberlain, il ne fit naturellement aucun progrès, mais lorsque la guerre fut déclarée, Winston Churchill, qui avait été longtemps son adversaire politique, l'envoya en mission en Russie, mission couronnée de succès.

Cripps est, suivant l'expression anglaise, "a gentleman and a scholar". Lorsqu'il parle en public, cependant, il est plutôt froid, s'adressant bien plus à la raison qu'au sentiment de ses auditeurs. A cause d'une indigestion de l'estomac datant de la Grande Guerre de 1914-18, il ne peut plus manger que des fruits et légumes crus, ainsi que du lait et du fromage. Comme il ne cesse par ailleurs de parler des principes chrétiens, on l'a surnommé "le Christ aux carottes". Il est peu d'hommes dans la vie publique anglaise qui aient été aussi violemment attaqués, mais il en est peu également que l'on respecte plus que lui pour leur cerveau génial. Aux yeux de millions de Britanniques, Cripps représente à la droite de Churchill l'espoir de la Grande-Bretagne pour l'avenir.

Le grand magazine américain "Life" a posé une série de questions à sir Stafford sur la presse russo-allemande. Voici les deux premières questions avec les réponses de l'homme d'Etat anglais:

1.—Comment la guerre a-t-elle affecté la personnalité de Staline?

R.—Staline savait depuis longtemps que la Russie aurait à soutenir une lutte contre ses voisins à l'ouest et à l'est, et, depuis quelques années, il s'était efforcé d'organiser la résistance russe. Lui-même n'a jamais eu d'idées agressives, même s'il n'a jamais ignoré l'importance de frontières stratégiques et bien défendues. Il avait toujours espéré qu'il lui serait permis de poursuivre paisiblement le développement économique de son pays. Lorsqu'il vit le danger, il s'organisa en conséquence, et lorsque l'attaque fut déclenchée il prit le double poste de Premier Ministre et de Ministre de la Défense nationale. Naturellement, cela l'a mis en contact avec le public, mais il n'a pas changé pour tout cela. Rarement parloir-il en public. On lui en a fait le reproche en certains milieux, mais lui-même ne croit pas à la nécessité d'adresser constamment des appels au peuple. Sa position auprès du public est naturellement devenue beaucoup plus forte, depuis que la guerre est commencée et il s'est vraiment révélé l'homme supérieur que plusieurs soupçonnaient. Je ne crois pas que la guerre l'ait beaucoup changé, même si, comme tous les réalistes, il a su tirer avantage de l'expérience nouvelle qui était sienne, ce qui lui a permis de s'ajuster de même que sa politique aux besoins d'une situation changeant constamment.

2.—Staline a-t-il la direction personnelle de la guerre?

R.—Toutes les décisions majeures, c'est lui qui les prend mais il a de nombreux conseillers. C'est lui qui porte la responsabilité suprême de toutes les décisions prises. Il possède d'ailleurs une connaissance étonnante de toutes les questions de détail qui regardent le gouvernement du pays. Dans les entrevues, il ne réfère jamais à un document et il ne manque jamais d'être absolument bien informé touchant le point discuté. La stratégie de la guerre a été sa stratégie, et à chaque tournant de route, c'est lui qui a pris la responsabilité de la direction nouvelle des événements.

SPARTACUS.

L'une a pour récipiendaire "Le Devoir", l'autre M. Liguori Lacombe, député de Laval-Deux-Montagnes. — La résurrection des Jeunes Laurentiens. — Sortie de terre de ces énergumènes. — Quand M. Henri Bourassa rentrera-t-il pour tout de bon dans son trou? — La troisième assemblée de la Ligue pour la Défense du Canada tombe au fiasco.

La troisième assemblée tenue sous les auspices de la Ligue pour la Défense du Canada, contre la conscription et à l'occasion du plébiscite, a eu lieu mardi soir à l'école Meilleur, dans la division électorale Sainte-Marie. De même que la seconde assemblée, au marché Maisonneuve, marquait un pas en arrière sur celle du marché Saint-Jacques, de même celle de l'école Meilleur en a marqué un autre, et cela se conçoit facilement. M. Henri Bourassa, dont on avait voulu faire le Paul l'Ermite de cette croisade, est rentré dans son trou aussi vite qu'il en était sorti. Sans doute le Maître n'a-t-il pas réalisé les grands espoirs fondés sur son éloquence par les organisateurs — en somme les gens du "Devoir" — et ceux-ci ont-ils été déçouverts non seulement par l'accueil frigidé qu'il avait reçu, mais aussi par les briques lancées par leur Prophète aux jeunes "nationaux" qui se croient les seuls canadiens du pays.

Les étudiants de l'Université de Montréal avaient fait les frais des deux assemblées antérieures. Les "Jeunes Laurentiens" se chargèrent de "l'enthousiasme" à la dernière. Tout le monde croyait en avoir fini avec cette "Laurentie" dont on berça nos illusions au Congrès de la Langue Française à Québec en 1937: Etat de langue française, libre et heureux, séparé du reste du Dominion sous un gouvernement dont on oublia de nous dire s'il serait démocrate ou fasciste, mais plus probablement fasciste. Depuis la guerre, on n'entendait plus parler de Laurentiens, jeunes ou vieux, jusqu'à ce que les premiers surgissent à l'assemblée de l'école Meilleur comme d'une boîte à surprises. D'ailleurs leur rôle fut plutôt effacé. Ils essayèrent vainement d'un défilé par les rues dont l'événement le plus sensationnel fut une tentative avortée de sonner une fausse alarme. Comme tentative de libération de la province de Québec, on pouvait certes trouver mieux!

Mais la Ligue pour la Défense du Canada commence déjà à rencontrer sur sa voie d'autres emmêlements. Une association rivale ne vient-elle pas de se mettre en travers, et figurez-vous que c'est le Parti Canadien, fondé par M. Liguori Lacombe, député de Laval-Deux-Montagnes aux Communes. On sait que la Ligue a lancé un appel ainsi libellé: "A tous ceux-là qui voudraient devenir membres de la Ligue demande une souscription immédiate. Elle recevra avec reconnaissance tous les montants d'argent qu'on voudra bien lui adresser: les petits, les moyens... et même les gros. Un bon moyen de collaborer aux activités de la Ligue: devenir "membre adhérent", c'est-à-dire offrir ses services (pour la distribution des circulaires, l'organisation, etc., etc.), et la somme de un (\$1) dollar."

Or le fondateur du Parti Canadien a eu la même pensée que le ou les fondateurs de la Ligue pour la Défense du Canada. Voici l'appel qu'il adresse aux véritables "patriotes": "Le fondateur du Parti Canadien rappelle aux hommes et aux femmes qu'il faudra nécessairement au Parti Canadien plusieurs locaux pour loger l'Administration et les bureaux de l'Organisation du Parti Canadien dans les différentes provinces du pays (sic). De plus, le Parti Canadien, pour diffuser son programme et ses principes, a un besoin urgent de publicité. Pourquoi ne seriez-vous pas membre du Parti Canadien et n'adresseriez-vous pas l'humble souscription de Un Dollar, par mandat poste ou chèque fait à l'ordre du Parti Canadien, au soussigné, à la Chambre des Communes, à Ottawa?" Et le soussigné s'appelle en toutes lettres Liguori Lacombe.

Bien entendu, ce n'est pas le DEVOIR qui a publié cet appel. Il n'entend pas mêler ses piaastres avec celles de M. Liguori Lacombe. Les souscripteurs aux deux associations n'en méritent pas moins le titre de "Fils de la Piaastre", donné dérisoirement en 1918 aux membres d'une organisation similaire. Mais comme les "Fils de la Piaastre" se trouvent divisés aujourd'hui en deux catégories, n'est-il pas à craindre qu'ils en viennent aux mains et que nous assistions non pas à une lutte raciale entre Canadiens français et Canadiens anglais, mais à une lutte fratricide entre Canayens? C'est le DROIT, organe "nationaliste" d'Ottawa, qui s'est fait le porte-parole de Liguori des Deux-Montagnes. Le DEVOIR ne lui en saura certainement aucun gré!

De son côté, Liguori n'entretient aucune amitié envers la Ligue pour la Défense du Canada. Lorsqu'il a pensé, au cours de la récente campagne de Ste-Marie, que M. Maxime Raymond, député de Beauharnois-Laprairie, en deviendrait le chef, il le traita de lâcheur, le dénonga comme un faux patriote, promit de le traîner sur la claie d'un bout à l'autre du Canada, enfin le voua à la vindicte publique parce qu'il avait le malheur de ne pas appuyer son candidat à lui, le périlleux Périllard, qui finit par perdre son dépôt. M. Raymond, né gentilhomme, ignora le coléreux M. Lacombe.

En réalité, nos "patriotards" sont en train d'accumuler un amas de sottises sous lequel ils trouveront leur tombeau comme dans une pyramide égyptienne, à tel point que ceux qui seraient tentés d'être "Fils de la Piaastre" garderont leur obole plutôt que de risquer de l'envoyer à mauvaise adresse. M. Lacombe restera donc un chef sans parti et la Ligue du DEVOIR un parti sans chef.

SCARAMOUCHE.

Une solution possible du problème des Indes

L'annonce que sir Stafford Cripps se rendrait aux Indes pour essayer de régler cette question brûlante a rempli tout l'Empire d'espoir. Beaucoup pourraient être sous l'impression qu'il est inutile de vouloir amener les Hindous à combattre même pour défendre leur territoire, parce que Gandhi a toujours prêché la résistance passive. Cependant il n'en est pas ainsi, si nous remontons au Congrès pan-hindou de septembre 1940.

La résolution du 16, 1940, ratifiée par le Congrès pan-hindou, rejetait évidemment les propositions du vice-roi et repoussait les conditions mises par celui-ci à la coopération avec la Grande-Bretagne dans la poursuite de la guerre. Le Congrès, en outre, insistait sur la pleine liberté de poursuivre la politique fondée sur "la non violence." Pourtant il désirait, selon sa propre expression, que "la non-résistance ne fût pas poussée au-delà de ce qui était nécessaire à la préservation de la liberté du peuple." Et c'est bien sur l'interprétation de ce dernier membre de phrase que semble porter le différend. Le Mahatma estimait que le Congrès avait manifesté une opposition de principe à toute guerre quelle qu'elle fût. Le principe de la non-résistance au mal devait l'emporter sur les fusions les risques. Mais tel n'était pas l'avis du Bureau du Congrès. Il estimait que les sympathies de l'Inde "doivent incontestablement se tourner vers les peuples qui sont victimes de l'agression et qui luttent pour leur liberté." Il a parlé depuis de la nouvelle situation qui résulte du développement de la guerre et du fait qu'elle se rapproche de l'Inde.

Il pense à la défense du pays et à l'aide qu'il convient de donner au "triumphé des grandes causes" que le conflit actuel met en péril.

CAGLIOSTRO.

Billet de l'Oncle Gaspard

M. Taschereau a 75 ans

Cette révolte des boxeurs

Une réaction "nationaliste" chinoise qui eut d'énormes répercussions en 1900. — Des sociétés secrètes semblables à nos sociétés "nationalistes". — Déjà le Japon aiguisait sa haine contre les blancs.

Dans notre article de la semaine dernière, intitulé: "Haine du Japon contre les Blancs", nous avons établi que cette animosité avait sa source dans la guerre sino-japonaise de 1894-95, après laquelle le Japon fut frustré de sa victoire, la Russie et les autres grandes nations européennes procédant au dépeçage de la Chine sans l'inviter au festin.

Mais chose à laquelle on ne s'attendait pas, il se produisit dès 1900 une réaction dans la Chine du Nord, mouvement "nationaliste" à la tête duquel se plaça l'impératrice mandchoue Ts'eu-Hi. Celle-ci eut comme principal appui la société secrète des Boxeurs. Cette société était une des nombreuses affiliations à la franc-maçonnerie des Triades, singulier mélange de spiritisme taoïste et de superstitions populaires. Compte tenu de la différence du milieu, on pourrait assimiler la société secrète des Boxeurs à notre société secrète Jacques-Cartier. L'illuminisme aboutit chez les Boxeurs à une basse démagogie. C'est comme si la société Jacques-Cartier mettait Camilien Houde à sa tête, lorsque ce cerveau volcanique sortira en éruption du camp de Petewawau...

Mais que les hauts dignitaires mandchous jugèrent que la propagande xénophobe avait fait son oeuvre, au printemps de 1900, ils donnèrent le signal de l'action. La population de Pékin, entraînée par les Boxeurs, commença, le 13 juin 1900, le massacre des chrétiens indigènes et se mit à assaillir les légations. L'impératrice Ts'eu-Hi, qui un moment avait paru hésiter, se décida pour la lutte et, le 20 juin, déclara la guerre aux Puissances européennes, au Japon et aux Etats-Unis d'Amérique. La veille, le ministre allemand, M. de Ketteler, avait été assassiné. Les représentants des Puissances et les résidents étrangers, assaillis dans les immeubles des légations par une foule hurlante, bientôt entièrement coupés du monde extérieur, improvisèrent une défense de fortune. Une colonne internationale de 2,000 hommes qui essaya de marcher de Tientsin sur Pékin, sous le commandement de l'amiral anglais Seymour, ne put s'ouvrir la route et dut battre en retraite (10-26 juin).

Cependant des renforts internationaux arrivaient dans le golfe de Tcheli. Les premiers contingents européens, américains et japonais s'emparèrent de Tientsin le 14 juillet et entrèrent à Pékin le 14 août à la suite d'une attaque où le principal rôle fut joué par le général japonais Yamaguchi. Un corps expéditionnaire plus important, placé sous les ordres du maréchal allemand de Waldersee, procéda à l'occupation des places secondaires de Tcheli.

Saisie de panique, la cour mandchoue n'avait pas attendu l'arrivée des Alliés. Ts'eu Hi, déguisée en paysanne, avait pris la route de Chen-si. Elle s'établit avec la famille impériale à Si-ngan, sur les frontières occidentales de la Chine. Mais elle espérait bien obtenir le pardon des Puissances. N'était-elle pas sûre de retrouver, quand tout serait perdu, la protection de la Russie? Dans sa fuite, elle écrivit au tsar pour lui rappeler l'antique alliance des deux empires. Cependant, elle dut sacrifier ses amis les plus chers, l'élite des princes mandchous. Les plus compromis s'exilèrent en Kachgarie ou même reçurent la "permission de se suicider". De quelques comparses furent exécutés. Le prince Tch'ouen, frère de l'empereur Kouang Siu, alla à Berlin présenter les excuses de la cour pour le meurtre du baron de Ketteler. Enfin le peuple chinois paya 1 milliard 700 millions les folies de ses maîtres. Quant à Ts'eu Hi, la véritable responsable du massacre, elle obtint, comme elle l'avait prévu, son pardon. Et la dynastie mandchoue, grâce à la protection du tsar, échappa une fois de plus au châtiment.

(Suite à la page 3)

Nous empruntons à l'"Action Catholique", de Québec, l'excellent reportage suivant, sous la signature de l'Oncle Gaspard, qui voile la personnalité d'un journaliste de carrière, M. le notaire J.-M. Turgeon, attaché de longues années à la rédaction de l'"Événement", à Québec. Notre confrère nous donne le récit d'une entrevue que lui a donnée l'hon. Alexandre Taschereau, ancien premier-ministre de la province, à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire de naissance. C'est un bel hommage rendu à la grande figure de ce citoyen distingué, l'une des gloires de notre race.

Si j'ai demandé une entrevue, notre éminent concitoyen, ce n'est pas pour organiser la campagne de Timbre de Noël de 1942. Attendez au moins que la neige soit partie. Mais l'honorable M. Taschereau célébrera le 5 mars (aujourd'hui) ses soixante-quinzième anniversaires. Faut-il que ces indiscrets de journalistes viennent alerter une population, des amis qui le croient à peine sexagénaire?

Le rendez-vous est fixé à 2 heures. Pas 1 heure 59, pas 2 heures et 1 minute. Pour une fois, qui n'est pas coutume, je m'efforcerais d'être aussi ponctuel que mon hôte. Celui-ci m'accueille dans le grand solarium qui donne sur le parc des Champs de Bataille. Des oiseaux des palmiers nous serenaient parmi les balles et les fougères. On se croirait en printemps dans la clairière. Toute une jeunesse est évoquée: les années d'enfance à Castel-Coucy, sur les bords de la rivière Saint-Charles; à Sainte-Marie de la Beauce, dans le manoir où naquit le cardinal Taschereau. "Celui-ci, quand il revenait au bercail familial, n'aimait rien tant qu'une bonne partie de pêche, et c'est en ramant, sur la Chaudière, que je me suis rendu compte que la pourpre cardinalice est un honneur lourd à porter". En dehors de la belle maison, on demeurait sur la rue Saint-Louis. La résidence de l'honorable juge Jean-Thomas Taschereau existe toujours, près du Palais de Justice, en face du Kent House. "Saviez-vous que les avocats d'autrefois, comme les médecins aujourd'hui, recevaient tous leurs clients à domicile?"

Et soudain, devant un désir que j'allais lui exprimer, l'honorable M. Taschereau me conduisit dans un salon tapissé de portraits d'ancêtres. Ce vieillard à l'oeil vif, cheveux blancs et favoris comme en portait François-Joseph, c'est son père. Mais le juge Jean-Thomas Taschereau était de seize ans l'aîné du vicel empereur d'Autriche qui fut berré sur les genoux du duc de Reichstadt. "Il naquit à Québec en 1814, pendant que Napoléon livrait la bataille de France. Admis au Barreau en 1836, un an avant la Rébellion, il devenait juge-assistant en 1855 (l'arrivée de la "Capricieuse") et juge de la Cour Supérieure en 1865, à la mort d'Augustin-Norbert Morin. En 1873 il passe à la Cour du Banc de la Reine et en 1878 il est élevé à la Cour Suprême. Il décéda le 9 novembre 1893."

Pour ceux que cette différence d'âge entre le père et le fils étonnerait, rappelons que le juge Taschereau a eu des enfants de deux mariages. Dès 1840, il épousa Louise-Adèle Dionne, fille de l'honorable Amable Dionne, conseiller législatif. (Suite à la page 2)

DIVISION ST-JACQUES
Comité central de Emile Mathieu
Candidat LIBERAL
Téléphones: Ch. 1951 — Ch. 1715
1121 rue Ste-Catherine Est

Comité d'information:
829 Dorchester Est, tél. Ha. 5094

**OUVERTURE DE LA
CAMPAGNE DE**

**Emile
MATHIEU**
Candidat libéral dans la division St-Jacques

DIMANCHE LE 15 MARS
à 2.15 p.m.

au MARCHE ST-JACQUES
coin Amherst et Ontario

Plusieurs orateurs adresseront la parole. Electeurs rendez-vous en foule. Mesdames et mesdemoiselles, n'oubliez pas que vous avez le droit de vote.



**DEVIENT DE LA
FERRAILLE GRACE
à de la
FERRAILLE**

**GARDEZ:
FERRAILLE,
CHIFFONS,
VIEUX
PAPIER ET
CAOUTCHOUC**



POUR LA RÉCUPÉRATION
Adressez-vous au
Comité de Récupération
417, rue St-Nicolas, Montréal
BEclair 2545

Tél. MA. 8424
Paul Gauthier,
M.A.L.
Notaire & Commissaire
84 ouest, rue Notre-Dame,
MONTREAL